



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

34 | 2007

La bourgeoisie : mythes, identités et pratiques

Sylvain Venayre [dir.], *Le Siècle du Voyage – Sociétés et représentations*, n° 21, avril 2006. Paris, ISOR/
CREHESS, ISSN : 1222-2966. 21 euros.

(Avec les contributions de Yasmine Marcil, Philippe Antoine, Anne-Gaëlle Weber, Jean-François Staszak, Marie-Ève Thérénty, Alain Guyot, Pierre Karila-Cohen, Stéphanie Sauget, Fabien Locher, Jean-Yves Puyo, Hervé Mazurel, Isabelle Surun, Nathalie Richard, Sarga Moussa, Johann Vajda, Tangi Villerbu, Noémie Giard).

Hélène Blais



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/1472>

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2007

Pagination : 165-214

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Hélène Blais, « Sylvain Venayre [dir.], *Le Siècle du Voyage – Sociétés et représentations*, n° 21, avril 2006. Paris, ISOR/CREHESS, ISSN : 1222-2966. 21 euros. », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 34 | 2007, mis en ligne le 03 novembre 2008, consulté le 22 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/1472>

Tous droits réservés

Sylvain VENAYRE [dir.], *Le Siècle du Voyage – Sociétés et représentations*, n° 21, avril 2006. Paris, ISOR/CREHESS, ISSN : 1222-2966. 21 euros.

(Avec les contributions de Yasmine Marcil, Philippe Antoine, Anne-Gaëlle Weber, Jean-François Staszak, Marie-Ève Thérénty, Alain Guyot, Pierre Karila-Cohen, Stéphanie Sauget, Fabien Locher, Jean-Yves Puyo, Hervé Mazurel, Isabelle Surun, Nathalie Richard, Sarga Moussa, Johann Vajda, Tangi Villerbu, Noémie Giard).

Le Siècle du voyage rassemble les contributions de deux journées d'études pluridisciplinaires organisée par le Centre d'histoire du XIX^e siècle des universités Paris I et Paris IV en 2004 et 2005 sous l'intitulé « Histoire, géographie, littérature : trois approches culturelles du voyage au XIX^e siècle ». Dirigé par Sylvain Venayre, spécialiste de l'histoire de l'aventure, l'ouvrage contient des articles d'historiens, de géographes, de littéraires et d'historiens des sciences. Les angles d'approche de ces diverses disciplines et la variété des exemples traités témoignent d'un champ en pleine constitution, et les liens des uns avec les autres, s'ils peuvent parfois sembler un peu arbitraires, prennent tout leur sens dans le projet d'une histoire culturelle du voyage.

Ainsi, dans une belle introduction programmatique, Sylvain Venayre dessine les contours de cette histoire culturelle du voyage. Le voyage y est d'emblée caractérisé par la rencontre qu'il provoque avec l'Autre, et donc avec soi-même. Rejetant la « réduction du voyage au trajet », l'auteur veut donner épaisseur à un nouvel objet de recherche, « la culture du voyage ». Il s'agit d'opérer un retournement méthodologique, en cessant de considérer le voyage comme l'élément d'une culture identifiée (rattachée à la culture des loisirs du XIX^e siècle) et en prenant de front pour objet la culture du voyage. L'opération doit permettre de saisir, *in fine*, les identités sociales qui se croisent dans les nouvelles pratiques et les nouvelles représentations du voyage.

Une présentation historiographique, appuyée sur une très riche bibliographie, permet de situer cet objet, alors que se sont multipliées ces dernières années les études sur l'histoire du déplacement et de l'objectivation de ce déplacement, les travaux sur l'imaginaire du voyage ou les représentations du déplacement. Sylvain Venayre prend un parti qui peut être discuté mais qui a le mérite de la clarté, en refusant d'intégrer son objet à un courant très actif, celui de l'histoire des transformations de l'espace en territoire. Cette option lui permet surtout de préciser son programme, qui met en avant une histoire des représentations et des sensibilités, et donc une conception du voyage comme un rapport à l'espace, mais à l'espace « ressenti ». Les travaux d'Alain Corbin trouvent ici un prolongement riche et de multiples propositions de renouvellement. La posture anthropologique qui place le voyage dans la perspective d'une rencontre conduit à penser et à travailler les notions voisines et pourtant distinctes d'altérité, d'étrangeté ou encore de dépaysement.

Au terme de cet article riche de prises de positions et de propositions, l'auteur tente d'élaborer trois protocoles d'enquête possibles, qui sont autant d'orientation pour des recherches à venir : étudier le voyage indépendamment de sa destination, étudier les formes de la narration (codes, prismes de la perception du voyage), ne pas considérer *a priori* les appartenances sociales du voyageur, mais leur identité. L'un des objectifs est de s'interroger sur les figures du voyageur et sur le mélange des discours sur le voyage chez un même voyageur.

Le premier ensemble d'études rassemblées sous le titre « Écrire et vivre » aborde des questions fondamentales liées à la mise en écrit du voyage : quelle crédibilité accorder aux voyageurs ? Comment se résout la tension constante entre la tentation romanesque et celle de dire le vrai ? Des constructions des premiers grands reporters à celles des voyagistes recréant des paysages de peinture plus proches des tableaux de Gauguin que d'une autre réalité, c'est toute la construction des représentations du voyage ou du lointain par le récit ou par l'image qui est en jeu. L'étude de l'imaginaire du voyage – une notion qui revient de manière récurrente dans ces études – apparaît ainsi indissociable de l'étude du voyage lui-même. Les voyages scientifiques eux-mêmes, dont les récits empruntent largement à l'histoire romanesque au XIX^e siècle, participent finalement de la construction d'un imaginaire, celui du voyage savant.

La deuxième partie, « L'espace et le temps », privilégie des études qui insistent sur la dimension diachronique et les tournants ou les moments importants de l'histoire du voyage dans un long XIX^e siècle. Des ascensions du Mont Blanc de la fin du XVIII^e siècle aux excursions des géographes vidaliens inspirés par les pratiques des forestiers, ce sont de nouvelles manières d'appréhender le milieu et de dire la nature qui apparaissent. Une saisie du monde sensible que modifient aussi considérablement les ascensions aérostatiques réalisées par Camille Flammarion entre 1860 et 1870. Les données techniques sont ici déterminantes, tout comme celles liées à l'essor du chemin de fer, ici non pas étudié en tant que tel, mais pour l'invention d'un nouveau lieu de l'imaginaire des voyages, la gare, lieu si riche qu'il va jusqu'à épuiser le désir de partir de certains voyageurs. Aux changements techniques font écho bien sûr les modifications des pratiques politiques tout au long du siècle. Et le voyage, ici aussi, participe de certaines modifications : les enquêteurs envoyés dans les départements mesurer l'état d'esprit des populations sous la monarchie de Juillet, nouveaux experts des phénomènes d'opinion, font ainsi de leur voyage un instrument politique.

« Soi et les autres », intitulé de la dernière partie, réinterroge la rencontre avec le réel, à travers des études qui articulent les différents registres du récit de voyage, littéraire et scientifique. Rencontrer les autres, l'autre et parfois soi-même apparaît alors comme l'une des motivations essentielles du voyage. Il s'agit alors d'explorer des sources nouvelles, a priori très éloignées du voyage,

comme par exemple la poésie. Le poème de Lord Byron *Childe Harold*, par l'image lumineuse de la Méditerranée qu'il renvoie, peut ainsi être lu comme participant d'une histoire de l'imaginaire de l'espace. Dans un autre registre, les écrits savants autour de la question du rêve, et l'exploration des frontières du moi qui les accompagnent, renvoient à la quête de soi propre au voyage. L'incertitude du monde perçu que soulève le rêve est aussi une figure propre au voyage. Et la rencontre avec les autres, pratiquées sur des terrains lointains, exotiques puis touristiques, témoigne de la complexité du récit de l'altérité. L'Égypte ou l'Afrique noire sont ainsi pour les voyageurs européens des lieux où se noue une appréhension particulière du monde, dépendant du statut du voyageur et de la manière dont s'opère la négociation avec la réalité locale et les individus qui la font. Le siècle est celui de l'exploration, et aussi celui des débuts du tourisme : récits et guides de voyages créent de nouvelles représentations des lieux, des spectacles incontournables et des itinéraires obligés. Les guides touristiques du parc national de Yellowstone deviennent ainsi des livres qui portent en eux une mémoire nationale.

Sylvain Venayre propose aux chercheurs de traquer « l'effet de lieu commun », et l'on comprend mieux à la lecture de ces études le processus de déconstruction des discours sur le voyage, qui se détacherait de l'attention aux destinations pour mieux revenir à la construction des lieux (étant bien entendu que l'étude de lieux précis de voyage garde une vertu heuristique et pratique essentielle). On pourra souligner cependant quelques aspects du programme qui peuvent faire débat. Ainsi, en définissant le voyage d'abord comme une rencontre avec l'Autre, ne risque-t-on pas de reprendre une tradition classique qui trancherait difficilement avec l'énorme masse des travaux sur « les représentations de l'Autre », d'ailleurs rappelée dans l'introduction ? Un certain nombre des études rassemblées ne concernent d'ailleurs pas explicitement cette thématique. Et de fait, l'intérêt et les potentialités d'une histoire culturelle du voyage résident plus dans la mise en scène et en perspective du voyage et des voyageurs racontant et transmettant leur voyage, qui sont proposés de manière très stimulante dans les protocoles d'enquête. Une seconde remarque porte sur la typologie des sources qui doivent permettre cette histoire culturelle du voyage. Les récits de voyage, les sources littéraires, les images et les textes narratifs constituent évidemment des matériaux fondamentaux. La question des sources d'archives doit cependant être précisée, car leur usage en histoire culturelle reste encore relativement marginal (et quelques exemples précis, comme les enquêtes administratives ou les archives de la société de géographie, sont d'ailleurs traités dans le livre). Étrangeté (et/ou altérité ?) et dépaysement ne suffisent peut-être pas dans ce domaine à repérer tous les documents qui peuvent enrichir une histoire culturelle du voyage. En prenant comme angle d'approche les pratiques, on devrait pouvoir avancer dans une typologie et surtout un repérage systématique des sources manuscrites de l'histoire des voyages (documents privés préparatoires,

archives des institutions initiant ou suivant les voyages, archives administratives renvoyant aux modes de gestion du territoire national, et peut-être aussi des territoires coloniaux). C'est enfin surtout la question de la circulation entre ces sources (par exemple entre les récits de voyage et tout ce qui a pu précéder leur publication) qui constitue un enjeu majeur pour les historiens du voyage. Cette enquête sur la circulation des sources, à laquelle fait écho la proposition d'une étude de la multiplicité des types de discours d'un même voyageur, mérite d'être encore élargie. Mais un pas a été franchi par l'entreprise à laquelle ce livre fait écho. Dans un long XIX^e siècle, les figures du voyageur, du poète au touriste, en passant par le rêveur, l'explorateur ou le naturaliste se croisent ici de multiples manières. Le projet d'une attention renouvelée aux identités sociales créées par le voyage est en œuvre. Et ce livre, par son programme, pose de manière convaincante les fondements d'une histoire culturelle du voyage.

Hélène Blais

Véronique LONG, *Mécènes des deux mondes. Les collectionneurs donateurs du Louvre et de l'Art Institute de Chicago, 1879-1940*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, Collection « Art & Société », 2007, 243 p. ISBN : 978-2-7535-0344-1. 20 euros.

La gestion des musées français et américains diffère fondamentalement. Institutions publiques en France, les musées sont pour la plupart aux États-Unis des fondations privées financées par des particuliers et gérées par un conseil d'administration où siègent les principaux contributeurs, les *trustees*. En 1879 a été fondé le musée de Chicago, l'Art Institute, regroupant les productions artistiques de toutes les époques, depuis les collections égyptiennes jusqu'à la peinture contemporaine. Le Louvre, né en 1793, était dévolu seulement aux œuvres anciennes, le Musée du Luxembourg accueillant les œuvres modernes. Malgré ces différences, Art Institute et Louvre avaient quelque chose d'important en commun : leurs donateurs. Véronique Long en a répertorié plus de 2 300 parmi lesquels, au cours d'une vaste enquête, elle en a identifié 656.

L'étude de leur milieu social et culturel est moins intéressante pour ses résultats parfaitement attendus (les mécènes sont en majorité banquiers, industriels et négociants, ils pratiquent souvent un art d'agrément, ils forment leur goût en voyageant et en visitant des musées...) que pour certains témoignages cités, comme le journal du banquier Charles L. Hutchinson en villégiature en Europe en 1890. Pourquoi et comment se sont-ils mis à collectionner ? Certains ont poursuivi une tradition familiale ; pour d'autres, il s'agissait d'un choix de vie et de sociabilité, d'appartenance à un clan. Ainsi le député Louis Barthou commence à collectionner livres et gravures en